

Retraite à Miami

Le matin, plusieurs fois par semaine, Meyer Lansky, fuyant la compagnie, se rendait à pied à la bibliothèque municipale de Miami Beach.

« Un homme bien élevé, très aimable, se rappelle le bibliothécaire. Jamais méprisant. En aucune façon¹ »

Le plus souvent, il se dirigeait vers l'histoire ou les biographies. Rarement vers la littérature. Plus le livre était volumineux ou difficile, plus il attirait Lansky. Sur ses vieux jours, il se mettrait aux philosophes².

« Il a toujours dévoré, affirme Joseph Varon, l'avocat de Meyer Lansky dès le début des années cinquante. Un jour, quand j'étais à l'hôpital, il m'a offert un livre. Un livre d'économie. Incroyable ! J'ai calé à la deuxième page, je n'en comprenais pas un traître mot³ ! »

Meyer Lansky, c'était la soif d'apprendre, de connaître, d'approfondir. Le gangster intellectuel. Bugsy Siegel et Joe Adonis, ses associés des années quarante, l'adoraient : « Sacré Meyer ! », disaient-ils, évoquant son intelligence, son amour des chiffres, sa manie du calcul mental qu'il pratiquait comme un jeu. « Pensez donc ! Il a même son prof de math particulier⁴ ! » Puis, baissant la voix, ils rendaient hommage à la dernière lubie de Meyer Lansky – la cerise sur le gâteau :

« Vous savez quoi ? Il est membre du Club du livre du mois⁵ ! »

Meyer Lansky était petit. 1,64 m, d'après le FBI⁶.

« 1,60 m, rectifie Gerry “Mad Dog” Coyle, qui travailla comme croupier dans plusieurs casinos de Lansky. Un type très petit – et maigre avec ça –, un mètre soixante, pas un poil de plus⁷. »

Une observation attentive des talons de Meyer Lansky montre qu'il portait des semelles compensées⁸. Rien de vulgaire, rien du danseur de flamenco, mais une volonté manifeste d'approcher le mètre soixante-cinq. Les chaussures, gris clair, étaient toujours assorties au pantalon au-dessus duquel flottait une chemise impeccable, dans les tons bleu, blanc ou gris, plaquée sur le ventre. Pas de bedaine, non. Juste quelques rondeurs bien normales chez un gentleman de son âge – en 1974, il avait soixante-douze ans.

De la bibliothèque, Lansky parcourait les quelques mètres le séparant de Wolfie's (propriétaire Wolfie Cohen), à l'angle de Collins Avenue et de la 21^e rue.

Wolfie's, un temple à la gloire des petits pains et du poisson fumé, était l'un des hauts lieux de Miami Beach. Tous les jours, en janvier et février, et la plupart des dimanches matin, des files bien séparées s'allongeaient sur le trottoir : groupes de deux, trois ou plus, sièges au comptoir uniquement. Qu'aurait été un brunch chez Wolfie's sans une demi-heure d'attente ?

Dans la moiteur d'une matinée de morte-saison, Meyer Lansky, lui, n'attendait jamais. Il retrouvait ses amis déjà attablés devant un café fumant. Hymie Lazar, Yiddy Bloom, Benny Sigelbaum et Jake, le frère de Meyer. Des hommes plutôt petits, âgés et soignés. Seule exception, Jake, avec son

mètre soixante-treize, le plus grand et le plus fort des deux frères.

Se réunir autour du café et des pâtisseries représentait le rituel quotidien⁹. Meyer Lansky conclut certaines de ses meilleures affaires dans des épiceries fines, un bol de cornichons sur la table. La « réunion » du matin constituait la conférence journalière des associés, au cours de laquelle on passait en revue les affaires en cours.

Pourtant, au milieu des années soixante-dix, Lansky et ses amis se considéraient à la retraite. Ils avaient levé le pied et occupaient une bonne partie de leur temps à raconter leurs souvenirs, tester leur mémoire lors de Trivial Pursuit approuvés : Numéro de l'amendement qui mit fin à la Prohibition ? Second prénom d'Estes Kefauver¹⁰ ?

En cas de désaccord, l'un des participants allait vérifier à la bibliothèque. Lansky était la grosse tête du groupe : une erreur de Meyer, et c'était l'hilarité générale.

Ces vieux compères qui devisaient gaiement avaient tous eu des démêlés avec la justice et ne devaient leur survie qu'à une vigilance constante. Mais – et tous s'accordaient sur ce point – nul doute que Meyer était le plus futé.

Tous ces gros baraqués d'Italiens aux lunettes noires, plaisantait l'acteur Jackie Mason, comment auraient-ils pu inventer la Mafia s'il n'y avait pas eu un Juif pour leur montrer la voie ?

« Meyer Lansky ? Mais c'est leur Kissinger¹¹ ! »

D'après le FBI, Lucky Luciano fut le premier chef moderne de la Mafia¹². Et Meyer Lansky était le bras droit de Luciano. Au début des années trente, Meyer était l'ami et l'associé de Luciano alors que ce dernier s'efforçait de passer des pratiques siciliennes à des méthodes de businessman. Si Lansky assista

bien Luciano comme homme à penser dans ces années d'apprentissage, il se pose alors comme l'un des fondateurs du crime organisé moderne.

En 1942, quand les services de renseignements recherchent l'aide de la Mafia pour combattre les sous-marins allemands opérant aux abords de Long Island, c'est vers Lansky que se tourne l'US Navy. En 1943, c'est encore à Lansky que fait appel la marine pour obtenir la collaboration des « cousins » italiens lors du débarquement en Sicile.

En 1946 et 1947, Lansky est l'homme clef du financement des premières activités diversifiées de Bugsy Siegel à Las Vegas, l'une des opérations les plus lucratives jamais menées par la Mafia – et il y a fort à parier que si Siegel avait continué de diriger ses affaires à la manière Lansky, il n'aurait pas fini abattu de six balles à Beverly Hills.

Dans les années cinquante, c'est encore Lansky qui passe des accords avec le président Batista pour le lancement de grosses opérations de jeux à Cuba. George Raft, Moe Dalitz, Santo Trafficante J.-R., gangsters dans la vie comme à l'écran, se rendent à La Havane ; ce sera Lansky qui réalisera la meilleure affaire, avec son Riviera Hôtel, de vingt et un étages, doté d'une piscine et d'un casino.

Dans les années soixante, les amis et associés de Lansky œuvrent aux Bahamas, à Londres et surtout à Las Vegas, écumant les dernières tables de jeu dans l'euphorie qui précéda l'implantation des grosses compagnies. L'argent quitte le pays via le Canada ou les Bahamas pour se réfugier en Suisse. Lansky aurait été à l'origine de cette nouvelle vague de blanchiment de l'argent et le *Wall Street Journal*, citant des agents du FBI, évalue sa fortune à trois cents millions de dollars¹³.

Quand les agents du FBI font au milieu des années quatre-vingt une descente à Newark chez les Lucchese, une famille appartenant à la pègre, ils trouvent deux icônes en noir et blanc accrochées au mur : un portrait d'Al Capone aux côtés d'une photo de Meyer Lansky, les deux saints patrons¹⁴.

Capone représente la violence traditionnelle du crime urbain – la mitraillette dans l'étui à violon, la menace comme partie intégrante de la personnalité de gangster. Meyer Lansky, lui, incarne l'intelligence, le raffinement, l'argent facile – l'habileté avant tout.

Au terme d'un procès qui durera deux ans les Lucchese¹⁵ sont libres.

Meyer Lansky symbolise une certaine idée de la réussite américaine : le garçon sans le sou qui se hisse au sommet, le meilleur dans sa partie, l'ascension d'un homme brillant à qui tous les succès sont permis au pays de la liberté.

Il n'y gagna peut-être pas en respectabilité. Mais il sut se faire accepter, à sa manière.

« De l'argent pour Israël ? Pas besoin de le demander deux fois à Meyer Lansky, se souvient Shepard Broad, maire de Bay Harbor Islands et pilier du mouvement juif à Miami Beach depuis la Seconde Guerre mondiale. Pas comme certains. Il m'attendait toujours dans le couloir, le chèque à la main¹⁶. »

Un chèque ? Pas du liquide dans une enveloppe ? Il est vrai que si Lansky déclarait ses revenus – en partie, il prenait grand soin de justifier ses déductions. Il était d'ailleurs un fidèle bienfaiteur de WPBT-TV, la chaîne de télévision publique locale¹⁷.

C'était ça qui faisait le succès de Lansky. Certainement pas sa fortune, ni le pouvoir sinistre dont il jouissait à l'époque de Lucky Luciano et des tueurs à gages, mais sa retraite paisible en

Floride où il coulait des jours tranquilles parmi les comptables retraités, enfin libre de laisser flotter sa chemise sur son pantalon, de profiter de son appartement sur Collins Avenue, de jouir de l'estime des collecteurs de fonds, de répondre au salut du portier et à ceux des voisins lorsqu'il sortait son chien.

À peine un reporter arrivait-il à Miami que les journalistes du *Miami Herald* l'emmenaient faire un tour sur Collins Avenue pour tenter de surprendre le célèbre retraité en train de promener son chien.

Rien pourtant qui ne distinguât Lansky de M. Tout-le-Monde. Mais c'était justement là la force de l'image. Il se fondait dans la masse. À une petite différence près : les autres retraités qui fréquentaient la bibliothèque municipale prenaient leur café chez Wolfie's ou simplement l'air le long de Collins Avenue, eux, n'étaient pas suivis à cinquante mètres par des policiers en civil dans une voiture banalisée¹⁸.

C'est en mai 1951 que le sénateur Estes Kefauver désigne Lansky comme l'un des principaux associés du Syndicat du crime qui domine alors New York et la moitié est des États-Unis¹⁹. Les enquêtes de la Commission contre le crime menées par Kefauver marquent le début d'une nouvelle terreur – et fascination – de l'Amérique face au crime organisé. À partir de 1951, Meyer Lansky devient la cible de toutes les polices. Le Service d'immigration et de naturalisation épluche son passé pour tenter de justifier une expulsion. La Direction générale des impôts passe ses déclarations à la loupe dans l'espoir de le piéger comme Al Capone à l'époque de la Prohibition. Le FBI ne le lâche plus : son téléphone est mis sur écoute, son domicile et les chambres d'hôtel où il séjourne sont truffés de micros.

Appelé à comparaître, Meyer Lansky prétexte de sa mauvaise santé – ulcères, emphysème, problèmes cardiaques – pour obtenir le renvoi de son procès.

Un beau jour, au milieu des années soixante-dix, le sergent David Green, de la police du comté de Dade, décide de venir constater de visu la prétendue fragilité du seigneur des gangs. Le sergent s'incorpore à une mission d'infiltration du milieu des paris clandestins de Miami Beach. Il a déjà dans le collimateur Hymie Lazar et Benny Sigelbaum, les compagnons de Lansky chez Wolfie's. Un matin, il descend Collins Avenue lorsqu'il aperçoit Lansky remontant en sens inverse. Le policier fait demi-tour, prend quelques longueurs d'avance sur Lansky, se dissimule. Ce jour-là, Green est en blouson noir. Plus d'un mètre quatre-vingt, cent vingt kilos, les cheveux longs, la barbe crasseuse, un tee-shirt repoussant : selon son propre aveu, il a « vraiment une sale gueule²⁰ ! »

Au moment où Lansky arrive à sa hauteur, Green surgit, battant des bras, lâchant un « Grrrr ! » terrifiant.

« J'aurais fait peur à n'importe qui, raconte-t-il. Lui, il a calmement reculé d'un pas, glissé la main dans sa poche comme pour sortir un couteau et levé l'autre main.

- Que voulez-vous ?
- Green, de la police de Dade.
- Oh, Green !

J'avais mis en cabane quelques-uns de ses associés pour des histoires de paris clandestins. Il avait entendu parler de moi.

– Je n'arriverai pas à vous coller perpète, pas de mon vivant. Mais je ne vous lâcherai pas.

- Autre chose, M. Green ?

Et de passer son chemin, imperturbable.

Un de ces sang-froid ! Pas la moindre peur dans les yeux²¹. »

Si le jeune policier avait voulu effrayer Lansky, ce fut bien ce dernier qui lui donna une leçon – le regard dur, froid, aurait cloué n'importe qui sur place. Ainsi, lorsqu'on évoquait le crime organisé dans les années soixante-dix, parlait-on de Meyer Lansky comme du « Président-Directeur général ».

Décembre 1974. Lorsque ce matin-là, à l'heure du petit-déjeuner, le téléphone sonne chez l'acteur Lee Strasberg, *Le Parrain II* vient de sortir sur les écrans et des millions d'Américains ont pu faire la connaissance du « Président-Directeur général ».

Pour éviter tout ennui juridique, le personnage interprété par Lee Strasberg ne s'appelle pas Meyer Lansky, mais Hyman Roth. Hyman Roth, qui vient compléter la longue liste des rôles d'Italiens du premier *Parrain*, est juif, passe pour l'éminence grise du jeu du Nevada à La Havane, et vit retiré à Miami Beach.

« Michael, glisse à un moment Lee Strasberg à Al Pacino, l'interprète de Michael Corleone, nous sommes plus puissants que US Steel ! »

Il ne fait là que reprendre une phrase saisie par les micros du FBI – et abondamment exploitée par ce dernier – dans les années soixante.

Strasberg avait retrouvé ses racines afin de mieux entrer dans la peau de son personnage. Né lui-même en Europe de l'Est, Strasberg avait émigré aux États-Unis avec ses parents pour fuir les pogroms. Il grandit à Manhattan, dans le Lower East Side, à quelques pâtés de maison de Grand Street où le jeune Meyer Lansky faisait ses classes à l'école du crime²². L'histoire, les années de formation, la vulnérabilité, la judéité, Strasberg les portait déjà en lui.

Mais l'acteur eut à cultiver deux autres ressemblances : chaque fois qu'il se rendait sur le plateau du *Parrain II*, il se

mettait à additionner les chiffres, s'adonnait à un calcul mental des plus compliqués. Mais il avait aussi percé le secret du pouvoir de Lansky : la discrétion.

Anna, la seconde épouse de Lee Strasberg, décrocha. Au bout du fil, la voix était profonde, décidée. Pas de présentations. Inutile. C'était Meyer Lansky. Elle lui passa son mari²³.

« Lee Strasberg ? Bien joué !

– Merci. J'ai fait de mon mieux. Et vous ? Comment allez-vous ?

– Ah... »

Meyer Lansky avait mené sa petite enquête sur l'acteur. Il s'enquit de la santé de sa jeune femme et de ses deux fils, puis :

« Dites, pourquoi ne m'avez-vous pas rendu plus sympathique ? Après tout, je suis grand-père²⁴ ! protesta-t-il avec une pointe d'humour. »

Intrigué de se voir le catalyseur d'un tel talent, Lansky cherchait à se retrouver dans l'image fixée sur la pellicule. Mais le gangster voulait aussi rappeler à l'acteur la différence entre l'exotisme d'un milieu imaginé et la réalité du vécu.

En 1948, le critique de cinéma Robert Warshow faisait remarquer que l'Américain moyen croit tout savoir du milieu mais qu'en fait cette illusion repose presque entièrement sur ce qu'il voit au cinéma. Les gangsters font partie intégrante du quotidien ; pourtant, rares sont les Américains qui en ont réellement rencontré, sans parler de connaissance intime²⁵.

Au faite de sa triste célébrité, Meyer Lansky était fiché par le ministère de la Justice comme le malfaiteur majeur sévissant aux États-Unis. Un sinistre et dangereux criminel, extrêmement puissant, connu comme le banquier de la Mafia, le chef du Syndicat du crime – le Président-Directeur général.

Intitulés symboliques, tentatives d'interprétation de la sous-culture étrange et secrète habitée par Meyer Lansky. Lansky vécut sa carrière criminelle selon un mode qui lui était propre ; bien différent en tout cas de celui dont le monde extérieur l'a perçue. Cet ouvrage est donc une histoire d'un gangster. Mais il se veut aussi une étude des mythes, des légendes – et, parfois, du produit de la plus pure imagination – que l'Amérique a tissés autour de la réalité de la vie du milieu.

PREMIÈRE PARTIE

La vie de gangster

1.

« Mon enfant, ferme les yeux,
et si Dieu le veut, tu seras rabbin »²⁶

Meyer est un nom juif, sans équivalent dans les autres religions, et son origine remonte sans doute au II^e siècle. Il est apparenté à celui du rabbin Meï'or (source de lumière), dont les écrits sont restés célèbres. Ce nom s'est transformé en « Meyer » en anglais moderne²⁷.

N'ayant pas d'origine biblique, le nom de Meyer ne laisse subsister aucune ambiguïté sur le plan ethnique, contrairement à des appellations de l'Ancien Testament telles que David ou Joseph, reprises par les juifs comme par les chrétiens.

Il y a quatre-vingt-dix ans, dans une communauté juive d'Europe de l'Est établie depuis longtemps et fort cultivée, un couple donna ce prénom à son premier-né, en l'honneur du symbolisme historique qui lui était attaché. Pour eux, cet enfant était source de lumière, et ils espéraient qu'il jouerait ce même rôle envers les autres.

On ne connaît pas la date précise de la naissance de Meyer. Il naquit sous le nom de Meyer Suchowljansky vers 1902, dans la ville de Grodno, sur la frontière grisâtre et venteuse entre la Russie et la Pologne. Au cours de l'histoire, cette ville avait été alternativement russe, polonaise, et même allemande. Dans

les années qui précédèrent la Première Guerre mondiale, c'est la Russie qui possédait cette zone, si bien que Meyer passa les dix premières années de sa vie comme sujet de Nicolas II, le dernier des tsars.

Grodno était une ville à prédominance juive. Selon le recensement de 1887, près de soixante-dix pour cent des quarante mille habitants étaient juifs²⁸. Ils possédaient les usines, dominaient le monde des affaires et dirigeaient le grand marché situé à proximité de la cathédrale orthodoxe russe²⁹. Il y avait plus de quarante synagogues, ainsi qu'un hospice et un orphelinat, un hôpital et un théâtre juifs. Presque tout le monde parlait yiddish³⁰.

Les non-juifs, ou gentils, habitaient surtout à la périphérie de la ville. Tous les vendredis soir, le travail cessait, les rues se vidaient et les familles se réunissaient pour le sabbat – le père avec sa kippa de velours noir, la mère en soie noire et perles. Tout le monde appréciait la lumière des bougies et le calme de la communion, sentant que, malgré les difficultés, il faisait bon être juif³¹.

Les Suchowljansky appartenaient à la classe moyenne. Meyer Lansky indiquera plus tard que son grand-père Benjamin était un homme d'affaires d'une certaine envergure, propriétaire d'une maison située dans les ruelles entre le château et le marché³². Une petite boîte était accrochée à sa porte, contenant un parchemin avec quelques versets de la Bible :

« Tu les [les paroles de Dieu] inscriras sur les poteaux de ta maison et sur les portes de tes villes³³. »

Meyer Lansky a vécu jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans dans cette maison de pierre avec son frère Jacob, son père et sa mère, Max et Yetta, et ses grands-parents paternels, Benjamin et Basha Suchowljansky.

Le petit Meyer idolâtrait son grand-père. Toute sa vie, il reviendra aux enseignements de ce dernier : les dures épreuves de l'histoire juive, la promesse de la Palestine. Dans les synagogues d'Europe orientale, la coutume voulait que ceux qui se montraient les plus généreux envers la cause juive s'asseyaient aux places d'honneur, dans les premiers rangs. Un homme était jugé en fonction de ce qu'il était prêt à investir pour la communauté, et Meyer Lansky se souvenait de son grand-père comme d'un homme respecté³⁴. Ce fut Benjamin qui conduisit pour la première fois Meyer au *heder*, l'école religieuse juive.

Le judaïsme orthodoxe n'insiste pas outre mesure sur les feux de l'Enfer ni la damnation, et l'on n'oblige pas les enfants à sonder leur âme à la recherche de leurs péchés. Mais les priorités d'un *heder* en matière d'éducation sont loin d'être matérielles. Seules comptent la lecture et l'étude. Les élèves les plus brillants de l'éducation juive orthodoxe ne sont pas orientés vers le monde des affaires, mais vers le rabbinat.

« Mon enfant, ferme les yeux, murmuraient les mères au-dessus du berceau de leurs fils, et si Dieu le veut, tu seras rabbin³⁵. »

Un jeune homme qui étudiait la Torah pouvait très facilement épouser une jeune fille aisée dont la famille serait heureuse de l'entretenir tandis qu'il poursuivrait son apprentissage³⁶.

À Grodno, les jeunes gens de ce type ne manquaient pas. Certains aspirants rabbins parcouraient des centaines de kilomètres pour venir écouter l'un des maîtres de la ville. Ils se réunissaient dans la maison de celui-ci, avec leurs grands chapeaux noirs et la barbe naissante, pour discuter théorie, et chahutaient dans les rues boueuses, donnant à l'endroit une atmosphère de ville universitaire.

Pourtant, à la naissance de Meyer Suchowljansky, l'ambiance

chaleureuse créée au cours des cinq siècles précédents se trouvait en péril. Avec l'accession au trône d'Alexandre III en 1881, l'antisémitisme latent de l'Europe de l'Est prit une forme officielle. Les Juifs perdirent le droit d'acheter des terres, de fréquenter l'université, de changer de nom, et, à partir de 1894, tous leurs passeports furent estampillés « juif »³⁷.

Plus troublant encore, le gouvernement tsariste fermait les yeux sur les pogroms et les manifestations antisémites, en en rejetant la faute sur les Juifs eux-mêmes, accusés d'exploiter les Russes. Quand Meyer eut quatre ou cinq ans, des troubles éclatèrent dans la ville proche de Bialystok et, par centaines, des Juifs vinrent se réfugier à Grodno, relatant des histoires de meurtres et de viols.

« Le pire, c'était à Pâques et lors de la Pâque juive », dira plus tard Meyer Lansky. Il se souvenait avoir vu des paysans russes battre des femmes et molester de vieux Juifs dans les rues³⁸. Un de ses oncles se trouva sur le chemin de quelques cosaques et l'un d'eux lui trancha le bras³⁹.

Grodno fut l'une des premières et rares villes où les Juifs répondirent à la violence par la violence. Ils fondèrent une organisation d'autodéfense, et dissimulèrent des armes chez eux. Ils s'entraînaient au tir dans les bois, et s'en prenaient aussi aux policiers qui encourageaient leurs persécuteurs. En septembre 1906, les partisans de la communauté juive assassinèrent le commandant de police qui avait dirigé les incidents de Bialystok. Il se trouvait alors à Grodno, et sa présence lors des fêtes juives leur avait paru suspecte⁴⁰. Deux ans plus tard, un autre haut fonctionnaire, le chef de la police de Bialystok, vint à Grodno au moment des fêtes. Les Juifs qui tentèrent de l'assassiner moururent en prison.

La résistance de Grodno protégea un peu la communauté

des exactions de l'antisémitisme, mais c'était un combat voué à l'échec. Après avoir créé un monde florissant sur ces terres grisâtres d'Europe, les Juifs s'interrogeaient : combien de temps pourraient-ils encore vivre au sein d'une société qui les traitait avec un tel mépris ? Meyer Suchowljansky était né dans une communauté inquiète de l'avenir et en quête de nouvelles orientations.

Le sionisme, l'immigration en Terre promise, apparut comme une option possible. Dès 1851, une communauté religieuse de Grodno s'était installée à Jérusalem. En 1902, elle formait une petite ville à l'extérieur des remparts, et les deux mille personnes qui y vivaient, même si elles n'étaient pas riches, estimaient que leur long et dangereux voyage leur avait apporté un trésor inestimable.

La seconde solution, c'était l'Amérique, autre terre promise. Dans les années 1870⁴¹, quarante mille Juifs d'Europe de l'Est y avaient déjà émigré, et comme l'antisémitisme en Russie ne fit que s'aggraver durant les années suivantes, ils furent les précurseurs d'un mouvement d'immigration massive touchant plusieurs millions d'individus.

Amérique ou Palestine ? La famille de Meyer Suchowljansky en discuta longuement. L'une comme l'autre signifiaient la fin de la vie dans le foyer rassurant fondé par Benjamin, entre le château et le marché.

Le vieil homme plaidait en faveur de la Terre sainte. « L'année prochaine à Jérusalem », l'entendait dire son petit-fils en yiddish⁴².

Après une vie d'humiliations parmi les gentils, grand-père Benjamin ne faisait pas confiance à l'Amérique. « Il y aura des ghettos là-bas aussi », disait-il. Il était du devoir d'un Juif d'aller en Palestine, et c'est ce qu'il fit. Il mourut à Jérusalem

peu après son arrivée le 10 septembre 1910 et fut enterré au mont des Oliviers. Sa femme, Basha, qui l'avait accompagné, décéda un mois plus tard et repose à ses côtés.

Connu pour sa générosité, grand-père Benjamin ne possédait pas grand-chose. Le vieux couple avait dépensé tout ce qui lui restait pendant le voyage, si bien que les tombes furent payées par la communauté de Grodno vivant à Jérusalem⁴³.

« Aujourd'hui encore, je me réveille au beau milieu de la nuit et je sens sa chaleur autour de moi », disait Lansky, alors qu'il était lui-même âgé, en parlant de son grand-père⁴⁴.

Max Suchowljansky, le père de Meyer, croyait, lui, en l'Amérique. Il se lança seul dans le long voyage par terre et par mer en 1909, et deux ans plus tard il avait économisé assez d'argent pour faire venir sa femme et ses enfants. Vers l'âge de dix ans, Meyer Suchowljansky quitta donc Grodno – ses dangers, ses aspirants rabbins et ses rues boueuses –, mais une partie de lui resterait attachée à sa terre natale.

Le voyage commença sous de mauvais auspices. Dans l'agitation des voitures, des postes de quarantaine et des files d'attente, Yetta Suchowljansky confia l'argent des billets de bateau à un Juif qui lui avait offert son aide... et qu'elle ne revit jamais. Ils entraient dans un monde nouveau.

L'une des associations de charité fondées par les communautés juives qui jalonnaient la route des immigrants russes se chargea de réparer cet acte de trahison. Hébergés à l'hôtel, les deux garçons durent dormir dans une chambre séparée de celle de leur mère, mais, d'après Meyer, ce fut elle qui en eut le plus de chagrin. Enfant, déjà, Meyer sentait qu'il ne devait pas montrer ses sentiments.

« Je savais que mon devoir était de la protéger. »

Au port letton de Liepaja, les Suchowljansky finirent par obtenir des places sur le *Kursk*⁴⁵, un paquebot américain récemment affecté à la liaison avec la Russie⁴⁶. Meyer fut malade pendant la majeure partie de la traversée. Mais, cela aussi, il le cacha à sa mère et à son jeune frère.

« J'avais honte pour ceux qui étaient malades, allongés sur leur couchette, et ne réagissaient pas. Je ne voulais pas qu'on me voie dans le même état. » Défiant les ordres de sa mère, le jeune garçon se réfugiait en douce sur le pont et vomissait dans l'océan par-dessus le bastingage⁴⁷.

Le 8 avril 1911, après deux semaines de traversée, ils atteignirent Ellis Island⁴⁸. Une dure épreuve les attendait : la queue interminable dans la puanteur, les marques à la craie sur les vêtements : « H » indiquait un possible problème cardiaque, « X » l'éventualité d'une faiblesse mentale⁴⁹...

Bien qu'en excellente santé, les Suchowljansky eurent quelques difficultés à se faire comprendre des services d'immigration. D'après les bulletins scolaires de Meyer, il semble que sa mère considérerait qu'il était né un 28 août⁵⁰, et elle lui raconterait plus tard qu'il avait dix ans à leur arrivée aux États-Unis⁵¹. Si tel était bien le cas, le 28 août 1900, représentait, selon elle, la date de naissance de son premier enfant.

Pourtant, quoi qu'il ait pu tenter d'expliquer Yetta Suchowljansky dans le bruit de la foule et la confusion de la traduction, Meyer fut enregistré comme ayant huit ans. De petite taille, il n'en paraissait guère plus. On le rajeunit donc de deux années d'un simple coup de crayon, et, comme se plairaient à le dire les journalistes, on lui donna également un anniversaire typiquement made in USA : le 4 juillet.

Malheureusement, la dernière partie de l'histoire n'est que pure invention. Les fonctionnaires d'Ellis Island répertoriaient

les arrivants avec l'année et le mois de leur naissance, sans précision de jour. La liste des passagers étrangers indique donc l'arrivée de « Yetta » Suchowljansky, sexe féminin, mariée, mère de famille, ne sachant ni lire ni écrire, d'origine israélite, venant de Grodno (Russie), trente-cinq ans. Ses fils, Meyer et Jacob, sont signalés comme ayant huit et six ans, sans date de naissance précise. Le 4 juillet n'entra en scène que plus tard⁵².

Adulte, il tirerait une certaine fierté de sa date de naissance officielle. Il la fêterait solennellement. Cette date souligne l'ambiguïté de sa vie. Le mythe de sa naissance est évident. Les faits le sont beaucoup moins.

Max Suchowljansky s'était établi avec sa famille dans une maison de Brownsville, un quartier pauvre de Brooklyn, qui attirait les fabricants de vêtements à la recherche de main-d'œuvre bon marché et où il travaillait pour un plisseur⁵³.

Le jeune Meyer se retrouva dans une communauté assez semblable à celle qu'il venait de quitter. À Brownsville, note un observateur de l'époque, « les juifs vivaient comme sur le Vieux Continent... Ils ne travaillaient pas le jour du sabbat⁵⁴ ». On mettait une nappe propre le vendredi soir, on mettait de côté la vaisselle ébréchée⁵⁵, et même les foyers les plus pauvres trouvaient de quoi payer le jeune goy qui accomplissait les tâches domestiques proscrites ce jour-là. Un recensement, fondé sur les registres d'absence de l'école primaire de Brownsville le jour de Yom Kippour 1914 évalue la population juive à cent deux mille personnes, soit deux fois plus qu'à Grodno.

Pourtant, si Pitkin Avenue, la rue principale de Brownsville, restait assez familière, l'école offrait une image fort différente. Plus de leçons entre amis dans le boudoir du rabbin, mais des

centaines d'écoliers qui couraient et se bouscullaient dans les escaliers du palais municipal de la connaissance. Meyer et son frère furent inscrits à l'école le 26 avril 1911, moins de trois semaines après leur arrivée aux États-Unis.

On pense généralement que Meyer Lansky a lui-même concocté la version américaine de son nom au moment où il commençait sa carrière de hors-la-loi, à la fin de l'adolescence. Mais, sur les registres scolaires, il s'appelle déjà Lansky et non Suchowljansky. Le père avait sans doute décidé d'intégrer toute la famille à son nouveau pays.

Meyer Lansky fut un très bon élève. À l'époque, les écoles new-yorkaises ne fournissaient aucun cours spécial pour les enfants d'immigrants qui ne parlaient pas anglais, et les élèves se débrouillaient comme ils le pouvaient.

« Nos maîtres étaient sévères. Ils ne toléraient pas la stupidité. Mais j'aimais l'école. » Visiblement, le jeune garçon releva le défi.

Son carnet scolaire de l'école publique 84, puis 165, où il fut transféré avec son frère au début de 1912, montre une longue liste de A, interrompue par un seul B + . Ses notes de conduite sont tout aussi exemplaires⁵⁶.

Ayant commencé au cours préparatoire, Meyer passa dans la classe au-dessus après le premier semestre, et il continua à sauter une classe tous les ans. En juin 1914, il avait terminé le cycle primaire en trois ans.

Le Dr Saul Badanes, directeur de l'école 84 – l'un des premiers directeurs d'école juifs de Brownsville –, fut sous bien des aspects un véritable précurseur. Il avait remarqué le fréquent découragement des jeunes élèves soumis aux méthodes archaïques d'enseignement des mathématiques. Il développa de nouvelles techniques pour donner aux nombres une apparence concrète.

Le système Badanes constitua bientôt la base d'une série de manuels scolaires adoptés dans tout Brooklyn, et c'est ce qui donna à Lansky l'amour des chiffres⁵⁷. Des cours d'orthographe, de géographie, de chimie et de sciences naturelles venaient compléter l'éducation du jeune Meyer.

Le premier logement des Lansky était situé au 33, Chester Street, dans un quartier surpeuplé, derrière Pitkin Avenue, nid des libres penseurs et des socialistes. Des agitateurs criaient leurs slogans et distribuaient des tracts sur les marchés. C'est non loin de là, sur Amboy Street, que Margaret Sanger fut condamnée à trente jours de prison pour avoir osé ouvrir la première clinique de contrôle des naissances – pour elle la seule réponse possible à la surpopulation et à la misère du quartier.

À la fin de sa vie, Meyer se décrivait comme un « démocrate progressiste », une étiquette à laquelle il tenait même si les revenus de son entreprise très particulière le plaçaient largement au-dessus des démunis.

« Si vous étiez né dans la pauvreté, comme moi, confia-t-il au journaliste Harold Lavine à La Havane pendant les premiers jours de la révolution de Fidel Castro, vous seriez démocrate progressiste, vous aussi. »

En 1912, les Lansky déménagèrent pour s'installer à quelques pâtés de maisons plus au sud, au 894, Rockaway Avenue⁵⁸. Le bâtiment existe toujours – une bâtisse de briques rouges de trois étages, avec un escalier d'incendie métallique.

Nous ignorons à quel étage habitaient les Lansky, mais tous les appartements sont identiques : à raison de deux par palier, ils apparaissent, pour l'œil moderne, terriblement exigus et confinés. De minces cloisons de contre-plaqué divisent l'espace :

des chambres de moins de trois mètres sur trois, un minuscule espace appelé salon⁵⁹, une cuisine avec fourneau, table et baignoire, qui donne directement sur les toilettes.

Cet environnement n'offrait pas beaucoup d'intimité, mais à l'époque Brownsville était presque une zone rurale. « Des champs et des fermes, surtout », dira Meyer. Des vaches paissaient non loin de Rockaway Avenue, et l'une des promenades habituelles des enfants consistait à se munir d'un bidon pour aller le faire remplir de lait tiède, tout juste sorti du pis de la vache⁶⁰.

Aux États-Unis, la famille s'agrandit de trois petites filles : Rose, Lena et Esther⁶¹. Rose et Lena moururent très jeunes, mais Esther survécut et devint l'admiratrice fidèle de ses deux grands frères.

« J'étais très attaché à mes parents, dit Meyer Lansky. Nous formions une famille très unie. À certains moments, nous avions à peine de quoi manger. Nous avons traversé des temps difficiles, pourtant, dans le bonheur comme dans le malheur, il y avait toujours de l'amour. »

Mais pas assez d'argent. À l'automne de 1914, les Lansky quittent Brownsville pour s'installer dans les bas quartiers du sud-est de Manhattan, ce qui ne correspond pas vraiment à une promotion sociale.

Meyer Lansky savait ce que signifiait ce déménagement. « L'East Side était surpeuplé et très pauvre », écrira-t-il plus tard, avec un certain mépris envers un père qui n'avait pas réussi à faire mieux pour sa famille.

Max Suchowljansky était un homme courageux, doux et bon, qui travaillait de longues heures dans les ateliers de confection pour donner un bon départ à ses enfants. Mais, malgré ses efforts, il ne s'était jamais acquis l'estime de son aîné.

Meyer n'aimait guère parler de son père. Il y a là comme un vide. Un peu comme si le petit garçon qui avait dissimulé ses larmes et s'était accordé quelque suprématie en l'absence de son père en Russie n'avait pu renoncer totalement à cette souveraineté. À ses yeux, c'était lui le compagnon et le protecteur de sa mère.

« Petit garçon déjà, dira-t-il au journaliste Uri Dan, je me souviens m'être juré que, lorsque je serais grand, je deviendrais riche pour que ma mère ait toujours ce qu'il y a de mieux. »

Il n'y avait pas de place pour un père dans ce scénario. Son modèle d'adulte masculin, Meyer le trouvait chez le grand-père Benjamin, mort à Jérusalem. Meyer vénérât son grand-père. En comparaison, son père qui travaillait tant pour si peu faisait figure de raté.

Un jugement assez injuste. Max avait au moins réussi à faire sortir sa famille de Russie. Mais cela explique en partie pourquoi, dans sa nouvelle vie, Meyer, fils de Max, fut poussé à choisir un chemin plus aventureux que celui de son père.